

## BROUILLON N° 2

### LE SAVANT, LE JOURNALISTE ET LE MILITANT – PRATIQUES ET CONVENTIONS D'ECRITURE AU MONDE DIPLOMATIQUE (QUELQUES ELEMENTS EMPIRIQUES ET PROBATOIRES)

*Ce texte peut être cité, il ne s'agit pas d'une version provisoire, mais de la version définitive d'un brouillon. J'invite le lecteur à commencer plutôt par le brouillon n° 1 ou, sinon, à sauter l'introduction.*

#### *Introduction :*

1. Prudents, les organisateurs de cette journée d'étude avaient demandé aux contributeurs de leur envoyer quelques jours auparavant le texte servant de support à leur prestation, ce que j'ai fait. Anne-France Taiclet a eu la gentillesse de le relire et, avec son accord, je voudrais citer ses remarques (j'ai supprimé quelques lignes introductives, les formules de politesse ; bref les remarques qui s'adressent plus à la personne Maxime Szczepanski – je connais Anne-France depuis quelques années, même si nous n'avons jamais travaillé ensemble – qu'au doctorant, intervenant à la journée d'étude).

« [...] ce qui serait bien, même si j'ai bien compris que tu ne disposais pas encore du matériel nécessaire, ce serait que tu insuffles un peu plus de ton objet dans ta discussion, que tu spécifies tes remarques en référence à ton travail sur le *Md*, fût-ce de façon prospective, que tu en dises un peu plus sur tes hypothèses et le bout de terrain dont tu disposes, même si tu le juges insatisfaisant. Cette problématique m'intéresse beaucoup et je pense que ça serait intéressant que tu nous parles de son application aux sociologues-auteurs-lecteurs du *Md*, bref, [...] en faisant plus systématiquement apparaître ton terrain, qu'il soit réalisé ou à venir. Le propos sur les frontières et donc les passages (tu vois en l'occurrence plus un continuum), les jeux de labellisation, exclusion, conformation, etc., me semblent très importants et la façon dont les publications dans le *Md* font apparaître ces jeux et ces pratiques devraient, à mon sens, être le coeur de ton intervention. A partir de là, je m'avance peut-être mais je ne pense pas qu'un dépassement du nombre de signes provoque des répliques punitives de la part de mes petits camarades.

Voilà ma réaction à chaud. J'espère qu'il t'est matériellement possible d'en tenir compte. Nous n'avons pas encore transmis les textes aux discutants. Je reste bien sûr à ta disposition. [...] <sup>1</sup> »

Schématiquement, c'est donnant-donnant : tu me donnes du terrain, de l'empirique, de l'inédit, donc de la légitimité ; je te donne de la place.

2. Plutôt que de reprendre tout depuis le début, et profitant à la fois du supplément de signes qui m'est ainsi octroyé et de la thématique de ces deux journées, j'ai préféré laisser en l'état la première version, et l'agrémenter d'une deuxième, cette fois-ci plus sérieuse, c'est-à-dire plus respectueuse des règles d'écriture implicites dans les sciences sociales françaises. La raison en est simple et tient à trois facteurs : a) premièrement, je n'ai en effet pas « matériellement » le temps de tout reprendre. b) Deuxièmement, le caractère hybride, d'aucuns diront brouillon (entre présentation d'un terrain, réflexion épistémologique, et confession de l'étudiant n'ayant pas assez, ou plutôt mal travaillé), du texte précédent rend assez bien compte de mon état d'esprit durant ces semaines d'écriture. En effet, dès lors que j'ai commencé à m'interroger sur les manières d'écrire, et notamment des professionnels (ou aspirants à le devenir) des sciences sociales ayant écrit dans *LMd*, – parmi lesquels Pierre Bourdieu, Alain Garrigou, Frédéric Lebaron et Gérard Mauger, ou Stéphane Beaud par exemple – je n'ai pas pu manquer de m'interroger sur mon propre rapport à l'écriture, sur ma propre manière de décrire et d'expliquer les pratiques des autres scripteurs. Pour être franc, cela fait des semaines que cette question me hante à chaque fois que je m'installe devant mon clavier : pour écrire sur les pratiques d'écriture des autres, ne dois-je pas moi-même être

<sup>1</sup> Je n'ai pas eu le temps de trouver des références sur l'histoire, l'usage et les fonctions des coupes, (...) ou [...], dans les citations. Le livre de Marie-France CHAMBAT et Anthony WALL, 2004, *Droit de citer*, Bréal, Paris, n'en parle pas. Je me rends également compte que le point d'exclamation est quasiment absent des textes de sciences sociales, car trop proche du langage parlé, sans doute.

exemplaire à ce niveau ? Mais d'abord, qu'est-ce qu'être exemplaire en la matière ? Les autres contributeurs ont-ils eu cette préoccupation à l'esprit ? La première étape de cette contribution était un essai, non concluant selon moi, de réponse à cette question. Non concluant, car il est difficile de tenir, dans un même mouvement, la démonstration et le discours sur la démonstration. c) Troisièmement, le thème même de ces journées me semble une occasion, rare, de pouvoir me détacher des conventions discursives en vigueur, et de proposer ainsi une contribution quelque peu hétérodoxe sur le plan formel et argumentatif.

3. Les lignes qui suivent ont donc pour objectif de présenter des éléments probatoires afin d'alimenter la discussion, en donnant principalement de la chair empirique aux point 1 et 2 de mon premier texte.

#### *Le Monde diplomatique comme « scène d'hybridation »*

4. Par l'expression « scène d'hybridation » je désigne, à la suite de J. Siméant, des lieux de l'espace sociale (associations, sociétés savantes, clubs ; revues, journaux ; maisons d'édition) « qui participe[nt] de deux ou plusieurs ensembles, genres, styles<sup>2</sup> » ; autrement dit, qui donnent l'occasion à des individus évoluant d'ordinaire dans des domaines d'activité s'ignorant les uns des autres de se rencontrer sur un terrain autre que celui dans lequel ils évoluent habituellement. C'est ce terrain, cette « scène », pour reprendre, sans la filer complètement, la métaphore théâtrale utilisée par J. Siméant, qui est hybride et qui contribue à l'hybridation. Peu importe, à ce niveau de l'analyse, que l'on parle de « monde » (si l'on souhaite insister le « réseau de chaînes de coopération qui relie les participants selon un ordre établi<sup>3</sup> ») ou de « champ » (si l'on souhaite mettre l'accent sur les logiques de concurrence et de positionnement entre agents<sup>4</sup>).

Ce concept prétend mettre l'accent et sur les caractéristiques de ces frontières sociales et des individus y agissant, et sur les processus de transformation (des pratiques et des acteurs) qu'entraîne la fréquentation de ces lieux socialement flous (car il n'est pas toujours facile de repérer les règles ou les régularités en vigueur dans les marges), voire ambivalents (car ces lieux de transferts de compétences et de capitaux peuvent donner lieu à des transferts de légitimité, entraînant une remise en cause des positions et statuts occupés). *LMd* cumule à mon avis plusieurs traits permettant de le qualifier de scène d'hybridation. Je distinguerai plusieurs échelles d'analyse, en abordant successivement : les carrières des journalistes du *Monde diplomatique* ; la place occupée par des membres de différents mondes dans ce mensuel ; l'hybridation du journal lui-même, de ses rubriques ; l'hybridation de l'écriture elle-même.

#### *L'hybridation des statuts sociaux :*

5. J'ai décrit ailleurs<sup>5</sup> les multiples étiquettes dont pouvaient se prévaloir les journalistes permanents du Md, à la fois. Ces derniers peuvent à la fois se présenter comme :

a/ journalistes : ils sont titulaires de la carte de presse, ils sont rémunérés et non bénévoles, de même que les collaborateurs occasionnels, qui touchent des piges, l'un d'entre eux a bénéficié, lors de son arrivée au journal en 1998, d'un stage en école de journalisme. En outre, le journal s'inscrit, généalogiquement, dans la lignée du *Monde* et de son fondateur, figure mythifiée du journalisme français, Hubert Beuve-Méry. C'est enfin une société anonyme, filiale du groupe *Le Monde SA*, dont l'objectif est de faire du profit et donc de gagner des lecteurs, etc. ;

---

<sup>2</sup> Josette REY-DEBOVE, Alain REY, 1993, *Le nouveau Petit Robert*, article « hybride ».

<sup>3</sup> H. S. BECKER, 2006 [1982], *Les monde de l'art*, Flammarion, coll. « Champs », Paris, p. 58-59.

<sup>4</sup> P. BOURDIEU, avec Loïc WACQUANT, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Seuil, coll. « Libre examen », Paris, p. 73.

<sup>5</sup> M. SZCZEPANSKI-HUILLERY, 2005, « Les architectes de l'altermondialisme. Registres d'action et modalités d'engagement au *Monde diplomatique* », in Eric Agrikoliansky & alii (dir.), *L'altermondialisme en France. La longue histoire d'une nouvelle cause*, Flammarion, Paris, p. 158-167.

b/ universitaires : Ignacio Ramonet, Bernard Cassen, Alain Gresh, Anne-Cécile Robert, Serge Halimi, Philippe Rivière, soit les deux tiers des journalistes permanents au moins, sont titulaires d'une thèse de troisième cycle<sup>6</sup>. Bernard Cassen a été professeur d'anglais à Paris 8, Philippe Rivière est normalien, agrégé de mathématique. *LMD* est par ailleurs régulièrement associé à ou à l'origine de colloques depuis 1976, dont se fait mensuellement l'écho la rubrique « Colloques et rencontres », qui figure en page 2 : annuellement, avec les « Carrefours de la pensée », au Mans, ou en association avec le Centre de recherche d'action culturelle de Valence (CRAC). De manière épisodique, comme l'illustre l'exemple suivant, paru en octobre 2005 (page 29) :

« L'université, la presse et les médias. Journées organisées par *Le Monde diplomatique* et l'université Paris-1 (Panthéon Sorbonne). Avec la participation de Jacques Bouveresse, Patrick Champagne, Christophe Charle, Pascal Durand, Julien Duval, Jean Gayon, Serge Halimi, Dominique Marchetti, Eric Neveu. 21-22 octobre, Panthéon, salle n°1 (13, place du Panthéon, 75005 Paris). Informations sur le site : [www.univ-paris1.fr/recherche](http://www.univ-paris1.fr/recherche) »

c/ militantes, enfin : outre la posture officielle des journalistes, qui revendiquent le fait de faire du « journalisme d'opinion<sup>7</sup> », certain de ses membres ont eu (Alain Gresh, Martine Bulard et Dominique Vidal au Parti communiste français) ou ont toujours (Bernard Cassen au sein d'A.T.T.A.C. ou de l'Observatoire français des médias avant sa mise en sommeil) des activités militantes. Plus généralement, l'équipe permanente participe (une à deux fois par semaine et par personne) à des réunions ou des débats organisés par l'Association des Amis du *Monde diplomatique* (A.M.D.), par A.T.T.A.C., par des associations de quartier...

6. On retrouve cette diversité des carrières au niveau des signatures des collaborateurs extérieurs. En toute rigueur méthodologique et, plus précisément, comparative, il faudrait ici présenter un tableau annuel depuis la fondation du journal, illustrant les évolutions sur plusieurs décennies. Je ne l'ai pas fait et me suis contenté de mener cette analyse sur un an, à la fois pour des raisons de temps, et d'autre part parce que des personnes que j'ai interviewées ont écrit durant cette période. Pour les autres années, il m'est simplement possible d'offrir des exemples illustratifs, c'est-à-dire non tirés de séries statistiques (qu'il est par ailleurs possible de dresser) :

---

<sup>6</sup> Je ne dispose pas d'informations biographiques sur Maurice Lemoine, Martine Bulard et Dominique Vidal.

<sup>7</sup> Selon l'expression d'Alain Gresh (entretien réalisé au *Md* en décembre 2002), qui l'oppose néanmoins à la figure du « journalisme militant » – opposition sur laquelle il faudrait revenir.

	Nombre d'articles écrits par des journalistes permanents	Nombre d'articles écrits par des collaborateurs présentés comme scientifiques (chercheur, professeurs, consultants)	Nombre d'articles écrits par des collaborateurs présentés comme journalistes	Nombre d'articles écrits par des collaborateurs présentés comme membres d'une association ou d'un syndicat	Nombre d'articles écrits par des collaborateurs présentés comme artistes ou essayistes	Nombre d'articles écrits par des collaborateurs au statut incertain, inconnu (pour le rédacteur du tableau) ou appartenant à une autre catégorie (ex : avocat, ingénieur)	Nombre total d'articles écrits par numéro (hors compte-rendu d'ouvrage)
<b>Janvier 2005</b>	<b>5 (22,7%)</b>	<b>6 (27,3%)</b>	<b>6 (27,3%)</b>	<b>1 (4,5%)</b>	<b>2 (9,1%)</b>	<b>2 (9,1%)</b>	22 (100%)
<b>Février</b>	<b>4 (19%)</b>	<b>10 (47, 6%)</b>	<b>4 (19%)</b>	<b>1 (4, 8%)</b>	<b>0 (0%)</b>	<b>2 (9, 5%)</b>	21 (99, 9%)
<b>Mars</b>	<b>3 (15%)</b>	<b>5 (25%)</b>	<b>6 (30%)</b>	<b>1 (5%)</b>	<b>3 (15%)</b>	<b>2 (10%)</b>	20 (100%)
<b>Avril</b>	<b>5 (25%)</b>	<b>7 (35%)</b>	<b>6 (30%)</b>	<b>0</b>	<b>1 (5%)</b>	<b>1 (5%)</b>	20 (100%)
<b>Mai</b>	<b>4 (16%)</b>	<b>16 (64%)</b>	<b>4 (16%)</b>	<b>0</b>	<b>1 (4%)</b>	<b>0</b>	25 (100%)
<b>Juin</b>	<b>6 (25%)</b>	<b>8 (33, 3%)</b>	<b>8 (33, 3%)</b>	<b>1 (4%)</b>	<b>1 (4%)</b>	<b>0</b>	24 (99, 9%)
<b>Juillet</b>	<b>2 (9, 1%)</b>	<b>10 (45%)</b>	<b>6 (27%)</b>	<b>3 (13, 6%)</b>	<b>0</b>	<b>1 (4, 5%)</b>	22 (99, 2%)
<b>Août</b>	<b>4 (20%)</b>	<b>5 (25%)</b>	<b>6 (30%)</b>	<b>0</b>	<b>4 (20%)</b>	<b>1 (5%)</b>	20 (100%)
<b>Septembre</b>	<b>2 (9, 1%)</b>	<b>10 (45%)</b>	<b>7 (32%)</b>	<b>1 (4, 5%)</b>	<b>1 (4, 5%)</b>	<b>1 (4, 5%)</b>	22 (99, 6%)
<b>Octobre</b>	<b>3 (15%)</b>	<b>8 (40%)</b>	<b>7 (35%)</b>	<b>1 (5%)</b>	<b>1 (5%)</b>	<b>0</b>	20 (100%)
<b>Novembre</b>	<b>3 (12, 5)</b>	<b>13 (54, 2)</b>	<b>5 (20, 8%)</b>	<b>0</b>	<b>3 (12, 5%)</b>	<b>0</b>	24 (100%)
<b>Décembre</b>	<b>5 (18, 5%)</b>	<b>9 (33, 3%)</b>	<b>5 (18, 5%)</b>	<b>0</b>	<b>2 (7, 4%)</b>	<b>6 (22, 2%)</b>	27 (99, 9%)
<b>Moyenne 2005</b>	<b>3, 8 (17%)</b>	<b>8, 9 (40%)</b>	<b>5, 8 (26, 1%)</b>	<b>0, 75 (3, 4%)</b>	<b>1, 6 (7, 2%)</b>	<b>1, 6 (7, 2%)</b>	22, 25 (100, 9%)

### Commentaire :

Le problème et l'intérêt d'un tel tableau résident dans les catégories utilisées. Deux possibilités s'offrent en effet à l'observateur : soit reprendre telles quelles les informations fournies en bas de chaque article par la rédaction du *Md*, et qui prennent la forme suivante :

« Doctorante en sociologie au laboratoire sociologie, anthropologie et histoire des dynamiques culturelles, EHESS-CNRS, Toulouse. A notamment publié « Le squat, une alternative à la rue ? », dans Jeanne Brody (sous la direction de), *La Rue*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2005 » [Pour Florence Bouillon, oct. 2005, p. 3]

« Journaliste, Genève » [Pour Vicken Cheterian, sept. 2006, p. 6]

« Professeur à l'université Paris-VIII et journaliste » [Pour Philip S. Golub, sept. 2006, p. 18]<sup>8</sup> ;

soit croiser les sources afin de valider la courte notice biographique, et donc postuler que tout n'y est pas exact – ou, plus exactement, que certains statuts y sont mis en avant et d'autres ignorés :

« Journaliste » [Pour Renaud Lambert, *LMd*, jan. 2006, p. 4, qui a été plusieurs mois durant la cheville ouvrière de l'Observatoire français des médias, association lancée par *LMd*]

« Chercheur en science politique à l'université Paris-X – Nanterre [Pour Laurent Bonelli, avr. 2005, p. 12, doctorant en science politique sous la direction de Bernard Lacroix]

« Professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris VIII. Auteur de *Diversité culturelle et mondialisation*, La Découverte, Paris, 2005 [Pour Armand Mattelart, oct. 2005, p. 26, qui est aussi président de l'Observatoire français des médias].

L'une est respectueuse des catégories et des représentations mobilisées par les collaborateurs du mensuel<sup>9</sup> ; l'autre permet d'appréhender des stratégies de présentation de soi, les écarts aussi entre le statut recherché et celui occupé. Dans les faits, le travail de typification (et donc de simplification) opéré dans ce tableau fait pencher l'analyse vers le second terme de l'alternative : il a bien fallu dans certains cas trancher et, pour ce faire, s'appuyer sur d'autres sources. Qui plus est, selon que l'on consulte la version papier ou la version électronique du mensuel, les références des auteurs sont susceptibles de changer<sup>10</sup>. Néanmoins, j'ai pris le parti de respecter au maximum les statuts affichés et d'attribuer par exemple l'étiquette scientifique à tous les contributeurs présentés comme « chercheur », « consultants », y compris lorsque l'institution d'appartenance n'était pas légitime – la définition de la légitimité scientifique correspondant, en France et d'après ma propre expérience, qui est celle d'un ancien allocataire et d'un ancien ATER en science politique, au rattachement à une université ou au CNRS, associé à la détention d'un poste de titulaire.

Par exemple, Raoul-Marc Jennar, présenté en février 2005 (p. 10) comme « Politologue, chercheur auprès d'Oxfam et de l'Unité de recherche, de formation et d'information sur la globalisation (Urfig) ; auteur d'Europe, la trahison des élites (Fayard, Paris, 2004.), qui a reçu le prix 2004 des Amis du *Monde diplomatique* » joue le rôle d'un « franc-tireur » dans le monde académique français et belge<sup>11</sup> : il n'en fait pas véritablement partie au niveau institutionnel, tout en étant considéré, dans le milieu altermondialiste, comme producteur de discours scientifiques.

<sup>8</sup> J'ai cité majoritairement des exemples tirés de l'année 2006, mais ce mode de présentation a toujours existé au *Md*, et est valable quelque soit l'année.

<sup>9</sup> Ce sont, la plupart du temps, les collaborateurs occasionnels qui indiquent leur qualité au journaliste avec lequel ils sont en contact. Il arrive néanmoins que ce dernier prenne l'initiative d'indiquer la qualité, sans en référer à l'auteur (un maître de conférence, collaborateur de longue date, a ainsi été présenté comme « journaliste », sans cette étiquette lui pose problème).

<sup>10</sup> Nuri Albala est ainsi présenté, en septembre 2005, comme « Avocat » alors que sur le site du journal c'est l'« avocat, responsable international de Droit-Solidarité, membre du conseil scientifique d'Attac » qui est crédité de l'article : [http://www.monde-diplomatique.fr/2005/09/ALBALA/12771?var\\_recherche=albala%20souverainet%C3%A9%20des%20etats%20et](http://www.monde-diplomatique.fr/2005/09/ALBALA/12771?var_recherche=albala%20souverainet%C3%A9%20des%20etats%20et) ; consulté le 10 septembre 2006.

<sup>11</sup> Je me risque ici à un usage non contrôlé, c'est-à-dire métaphorique, de la catégorie de « franc-tireur », employée par H. Becker pour désigner les artistes qui, notamment, « poursuivent leur travail sans le soutien du monde de l'art » (*Les mondes de l'art, op. cit.*, p. 242-243). Non contrôlé, car les caractéristiques d'un monde académique français ne sont pas les mêmes que celles d'un « monde de l'art » (qui plus est, Becker ne fait aucune distinction nationale dans son étude) : la notion de « public » est beaucoup plus restreinte, car la plupart du temps limitée aux

La lecture des données transcrites dans ce tableau révèle que la majorité des contributeurs se prévaut d'une étiquette scientifique (40 % en moyenne sur l'année 2005), suivis de ceux présentés comme journalistes (26 %) et des membres permanents (17%). Il y aurait bien sûr beaucoup à dire sur les trois autres catégories et, en particulier, sur le faible nombre de contributeurs présentés comme membres d'une association, alors que *LMd* est souvent présenté comme un journal d'opinion, engagé ou idéologique<sup>12</sup>, ou encore sur la présence d'écrivains, souvent internationalement connus. Reste que le caractère hybride du journal est renforcé par la présence de collaborateurs qui, tout en appartenant à des mondes étrangers les uns aux autres, peuvent tous, à des degrés et selon des modalités diverses, se référer à un type de légitimité, avoir recours à une forme de ce que j'appellerai un « universel » : celui du nombre (le journal est diffusé à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires dans le monde), celui de la science (*LMd* se présente comme un journal de référence universitaire, s'appuyant sur l'expertise de chercheurs reconnus), celui de la vertu (en se présentant comme un porte-parole exemplaire : tout en ayant toujours conservé son indépendance vis-à-vis des partis politiques, des syndicats ou des associations, cette publication n'est pas tant « un journal, [qu'] une cause... Cause de la justice, de la paix, des peuples qui cherchent à sortir de leur dépendance<sup>13</sup> »), celui du « Beau » enfin (écrivains, poètes et peintres contemporains apportent une plus-value esthétique aux combats menés par le journal)<sup>14</sup>.

Pour conclure sur ce point, il serait intéressant d'étudier d'autres scènes d'hybridation (des revues comme *Le Débat*, *Esprit*, *Mouvements* ; une maison d'édition comme Raisons d'agir ; le Conseil scientifique de l'association A.T.T.A.C.-France ; la Fondation Saint-Simon ; l'association ACRIMED [Action-Critique-Médias], etc.). Toutes ces structures de diffusion intellectuelle reposent, dans leur fonctionnement quotidien, sur la présence d'individus aux statuts eux-mêmes hybrides (Bernard Cassen au *Md* ; Pierre Nora pour *Le Débat* ; Gilbert Wasserman, jusqu'à sa mort, à *Mouvements* ; Pierre Rosanvallon à la Fondation Saint-Simon<sup>15</sup>...) ; toutes sont des lieux de rencontres entre mondes plutôt cloisonnés habituellement. Ce dont elles peuvent évidemment se glorifier et tirer parti : l'équipe de rédaction du *Md*, en affichant sa proximité avec des représentants des mondes académiques comme Pierre Bourdieu ou Jacques Derrida ; les collaborateurs scientifiques, en bénéficiant de la publicité pour des travaux autrement promis à une diffusion confidentielle :

« *Montrer l'existence d'un système, son inégalité, moi, ça me suffit* »

---

pairs, qui exercent un contrôle beaucoup plus strict sur le respects des conventions scientifiques ; les intermédiaires (éditeurs, journalistes, fonctionnaires de l'université ou du ministère de la recherche) sont en nombre réduits et appartiennent la plupart du temps au même monde (directeurs de laboratoire, de commissions, de revue), au point qu'il est possible d'effectuer toute sa carrière académique sans jamais avoir affaire à un intermédiaire autre qu'académique... Bref, la notion même de « franc-tireur » est différente, et il faudrait y revenir.

<sup>12</sup> Voir sur ce point M. SZCZEPANSKI, « Les architectes de l'altermondialisme... », *art. cit.*, p. 163-167.

<sup>13</sup> Ignacio Ramonet, discours de clôture des célébrations du cinquantenaire du mensuel, 8 mai 2004, Paris, Palais des congrès de la porte de Versailles.

<sup>14</sup> Je reprends là, en la complétant, la typologie dressée par Michel Offerlé dans *Sociologie des groupes d'intérêt* (1998, Montchrestien, coll. « Clefs-Politique », p. 110-127). Il distingue le recours au nombre (que ce soit sous la forme abstraite de l'appel à l'opinion, ou en s'appuyant sur le nombre de manifestants descendus dans la rue), à la science (par le biais de l'expertise, comme peuvent le faire certains mouvements écologistes) et à la vertu (sous une forme testimoniale et, plus généralement, en ayant recours à la scandalisation). A ces trois formes d'universels, j'ajouterais le recours à cet universel particulier (si l'on accepte l'oxymore) qu'est celui du « Beau » et, plus précisément, à cette capacité qu'ont certains artistes, ayant amassé un capital symbolique suffisant, à mettre leur crédit artistique (un Nobel de littérature, par exemple) au service d'une ou de plusieurs causes.

<sup>15</sup> Autrement dit, sur ce que Michel Crozier et Erhard Friedberg ont appelé, à la suite d'H. Jamous (1968, *Contribution à une sociologie de la décision : la réforme des études médicales et des structures hospitalières*, CES/CNRS, Paris) des « marginaux-sécants » – notion qui demanderait à être commentée et discutée (*Cf. L'acteur et le système – Les contraintes de l'action collective*, 1981 [1977], Seuil, coll. « Points-Essais », Paris, p. 85-88).

Deux collaborateurs occasionnels (W..., pigiste, Z..., ATER en sciences sociales), ayant écrit un article commun sous pseudonyme (le premier pour protéger sa carrière encore marquée par la précarité, malgré un parcours exemplaire – hypokhâgne, Science Po, école de journalisme – ; le deuxième pour éviter de se fermer des portes lors de son travail de terrain (« *C'est une protection pour un terrain* », terrain qu'il a fréquenté de surcroît avant le début de sa thèse), m'ont ainsi fait part de leur satisfaction en constatant, sur Internet, la diffusion internationale de leur article, traduit en plusieurs langues, peu après la parution. Pour Z..., un tel article est un moyen de sortir de la confidentialité des revues académiques : « *ça, c'est bien*, dit-il en tapant sur l'article du dos de la main, *parce qu'il y a une diffusion... je trouve que le côté sacralisé de la recherche, ça nuit à la diffusion de la recherche. Ça permet de sortir de l'intimisme... Ça permet de sortir les gens de leur singularité...* » Il revient ensuite sur le fait que bon nombre de leurs interlocuteurs précaires leur ont demandé l'anonymat, croyant leur cas atypique et donc reconnaissable. « *Les gens, ils singularisent leur expérience...* », sans se rendre toujours compte que leur situation est très semblable à celle d'autres précaires. D'où, me dit-il en riant à demi, la « *vocation pédagogique* » de l'article, « *les gens dans le système ont appris des trucs...* »

A l'opposé, leur tentative de publication dans une revue académique (*Politix*) d'un article plus long, à partir des matériaux recueillis, s'est pour l'instant soldée par un échec. Ils en ont confié une première version, d'une trentaine de pages, à un professeur de science politique connu de Z..., qui leur a demandé de le modifier : « *on était dans la dénonciation* » explique Z... ; « *On avait fait un long papier du Monde diplomatique* », ajoute W... en souriant, « *mais [le professeur] l'a repris.* » « *C'était un papier à thèse.* » Car pour eux, il s'agit d'un véritable travail d'enquête, qui leur a demandé plusieurs semaines d'investigation (un mois précisément), dans lequel l'article paru dans le *Diplo* n'est qu'une étape<sup>16</sup>.

Dans ce cas précis, à l'agacement lié à la difficulté d'être publié dans une revue académique, répond la satisfaction d'être publié assez rapidement (selon les critères académiques ; il s'est malgré tout passé plusieurs mois entre leur proposition d'article et la publication dans le *Md*) et dans un périodique à forte diffusion :

Vers la fin de l'entretien, Z... se livre à une comparaison entre la science et le journalisme. Il oppose la « *légèreté* » du journalisme à la « *lourdeur* » de la recherche : « *Le journalisme, c'est plus léger... La recherche, on te fait réécrire ton article 15 fois... [...] L'article dans le Diplo, c'est un bon équilibre.* » Au total, et selon les contraintes imposées par les uns et par les autres, « *on a utilisé ce que l'on pouvait... On a fait scientifique, moins scientifique...* ». Il ajoute : « *Montrer l'existence d'un système, son inégalité, moi, ça me suffit.* »

Mais cette hybridation peut aussi donner lieu à des mises à distance critiques. La prétention du *Md* et de ses collaborateurs à la scientificité est parfois déniée par des membres du monde académique qui regardent avec suspicion l'arrivée d'outsiders disposant de ressources acquises sur ses marges, notamment dans des mondes militants :

#### « Jeu »

A titre d'exemple, celui de ce maître de conférence en sociologie réagissant, par un mail (intitulé « *Jeu* ») destiné aux participants d'un séminaire, au programme de la journée d'étude sur les médias citée plus haut, organisée par *LMd* et l'université Paris 1 :

« *Notre grand jeu de la fin de l'été - Un intrus est caché dans le colloque ci-dessous : sauras-tu le retrouver ?* [suivait le programme en question, réunissant Eveline Pinto, Françoise Dreyfus, Christophe Charle, Patrick Champagne, Julien Duval, Rémi Lenoir, Dominique Kalifa, Jean Gayon, Dominique Marchetti, Jacques Bouveresse, Frédérique Matonti, Pascal Durand, Serge Halimi et Erik Neveu].

#### « Vulgarisation »

Le CV et la liste des publications constituent l'un des éléments clefs du dossier et, plus généralement, de la présentation de soi des membres des mondes académiques. D'où l'intérêt de voir si des collaborateurs du *Md*, sociologues, politistes ou historiens, incluent leurs articles dans leur CV académique et, si oui, comment. Je n'ai pas mené de recherche systématique ; néanmoins, trois profils

<sup>16</sup> Entretien semi-directif, non enregistré, octobre 2004. Dans un entretien réalisé en décembre 2005, un professeur de sociologie, lui-même collaborateur occasionnel du *Md*, a également insisté sur ce point : « [...] et puis c'était accéder à un public très très large, c'était accéder à un réseau de militants... [...] C'est vrai qu'un article dans le *Diplo*, ça marque tout de suite, on est repéré, l'article est cité... Enfin, on voit bien les effets... concrets, par rapport à un article dans *Actes de la recherche* tu vois... C'est quand même très perceptible... Et puis, y'a un côté marrant quand tu reçois les éditions en langue étrangère, Serge [Halimi], au moins pour le premier article, m'a envoyé toutes les éditions dans lesquelles l'article était paru, ce qui donne tout de suite le sentiment qu'on accède à un marché, entre guillemets, à une audience disons... internationales. »

semblent se dégager : ceux qui ne les mentionnent pas (généralement les scientifiques qui ont écrit une ou deux fois dans le mensuel, à l'image d'Olivier Le Cour Grandmaison, maître de conférence en science politique à l'université d'Evry), ceux qui les intègrent à leur CV (Abderamin Lamchichi, maître de conférence en science politique à l'université d'Amiens ; Florence Bouillon, doctorante en sociologie, citée plus haut) ; ceux qui les mettent à part, comme Alain Garrigou, professeur de science politique et chercheur au GAP (laboratoire de science politique rattaché à l'université Paris 10 – Nanterre), dans une rubrique « Activités de vulgarisation »<sup>17</sup>. C'est bien une mise à l'écart symbolique qui est effectuée ici.

#### « Un dispositif bien établi »

Cet écart est également perceptible dans les remarques formulées par ce professeur de sociologie (cité note 16), auteur de plusieurs articles depuis 1998 : « Ah oui ça pour la petite histoire c'est amusant, un moment Serge [Halimi] disait "voilà, on a un dispositif de diffusion des idées critiques qui est maintenant bien établi, y'avait pas de quotidien ça c'est l'éternel problème, mais y'avait hebdomadaire *Charlie-Hebdo*, mensuel *Le Monde diplomatique*, trimestriel les *Actes de la recherche en sciences sociales*..." Ce que je trouvais très drôle... Parce que c'est pas du tout comme ça que je voyais les choses... ».

De fait, il faudrait également centrer l'analyse sur des individus ayant plusieurs statuts, à l'image de R.-M. Jennar, cité plus haut ; de Ali Laïdi, « journaliste et chercheur associé à l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS), auteur notamment des *Secrets de la guerre économique*, Seuil, Paris, 2004<sup>18</sup> », ou encore de prétendants à l'entrée dans le monde académique, comme Pierre Rimbert, participant régulier aux activités d'ACRIMED, membre de la rédaction du journal *Pour Lire Pas Lu (PLPL)*, qui a laissé place, depuis janvier 2006, au *Plan B*, doctorant à l'EHESS sous la direction de Patrick Champagne, auteur notamment d'un article dans *Actes de la recherche en sciences sociales* et d'un ouvrage sur *Libération*, tiré d'un DEA de science politique, publié aux éditions Raisons d'agir<sup>19</sup>.

#### *L'hybridation discursive (1) : rubriques, formats et notes.*

7. Je voudrais, dans un troisième temps de cette démonstration, quitter les étiquettes et les positions des collaborateurs pour dessiner à grands traits les formes prises par cette hybridation dans le journal même, tant au niveau de son aspect que de celui de ses rubriques. Je pourrais citer plusieurs rubriques du *Md* qui panachent les références journalistiques, académiques et militantes. Ainsi, « Dans les revues », qui existe depuis la création du journal, porte toujours la trace du mélange des genres : janvier 2005, sont répertoriés 26 périodiques, où la *Revue française de science politique* et *Problèmes économiques* (la Documentation française) côtoient *Médium* (nom de la nouvelle revue lancée par Régis Debray), *Prénombré*, *Nouveaux regards* (revue de l'Institut de recherche de la FSU), *PLPL*...

Il est vrai que *Lmd* ne prend pas les traits d'une revue, tant par son rythme de parution (aucune revue académique, c'est-à-dire produite par et pour un monde académique et, plus précisément, en sciences humaines et sociales, ne paraît mensuellement<sup>20</sup>) que par son format (très grand, sans couverture cartonnée). Mais il se distingue aussi de la presse généraliste quotidienne ou hebdomadaire par la longueur de ses articles. A titre d'exemple illustratif, le numéro de septembre 2005, choisi car proche de la moyenne annuelle (cf. tableau *supra*), fait

<sup>17</sup> <[http://www.gap-nanterre.org/article.php3?id\\_article=53](http://www.gap-nanterre.org/article.php3?id_article=53)>, consulté le 17.09.06. Il faut noter que cette rubrique n'est pas propre à A. Garrigou, mais fait partie de la norme de présentation sur le site du GAP.

<sup>18</sup> *Lmd*, mars 2005, p. 4.

<sup>19</sup> Pierre RIMBERT, avec Sébastien CRESPO, 2004, « Devenir syndicaliste ouvrier : < Journal > d'un délégué CGT de la métallurgie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 155 (article dont la démarche méthodologique et argumentative – une série d'entretiens sur plusieurs mois –, le terrain également – un homme jeune, bénéficiant de la massification scolaire mais n'obtenant pas de diplôme – sont semblables à ceux de Stéphane BEAUD et de Younes AMRANI, 2005 [2004], « Pays de malheur ! » Un jeune de cité écrit à un sociologue, La Découverte, coll. « Poche/Essais ») ; Pierre RIMBERT, 2005, *Libération, de Sartre à Rothschild*, éditions Raisons d'agir, Paris.

<sup>20</sup> Mais une publication comme *Sciences humaines*, qui se présente comme une revue de vulgarisation, est mensuelle ; de même qu'*Alternatives internationales*, publiée par *Alternatives économiques*.



au total 300 742 signes<sup>21</sup>. Le plus court en fait 2471, le plus long 26 657, pour une moyenne de 13 670 signes. Là encore, il s'agit d'une longueur médiane, mais qui ne correspond ni à ce que l'on trouve dans la presse quotidienne ou hebdomadaire<sup>22</sup>, ni aux normes d'une revue de sciences sociales (dont la fourchette se situe entre 30 000 et 80 000 signes)<sup>23</sup>. Un tel format, inhabituel pour les membres des mondes académiques, les oblige du même coup à transformer les manières d'écrire et d'argumenter.

L'article écrit par W... et Z..., les journaliste et ATER cité plus haut, n'était pas destiné à paraître dans *LMd*. C'est sur les recommandations d'Alain Accardo, sociologue proche de Pierre Bourdieu et enseignant à Bordeaux qu'ils ont rencontré durant leur enquête, qu'ils contactent Serge Halimi pour discuter d'une éventuelle parution. Spontanément, le journaliste se montre réservé. Le thème proposé (la précarité des journalistes pigistes) a déjà été traité dans le journal. S. Halimi insiste en outre sur le fait que le journal est lu de manière internationale, et qu'il ne faut pas que cela soit franco-français. Bref, selon W..., « *L'article tombe un peu comme un cheveu sur la soupe* » (il le répète deux fois). En outre, il était un peu court selon les critères du *Md* : il faudrait attendre, pour pouvoir le passer, d'avoir un autre article traitant d'un thème similaire ; cela ne peut faire l'objet d'une pleine page. Toutes ces discussions ont lieu vers juin 2003.

La dynamique est néanmoins lancée. W... contacte régulièrement S. Halimi pour se tenir au courant de l'évolution du dossier. Il lui suggère de surcroît, à plusieurs reprises, des pistes de rapprochement thématique liées à l'actualité. Mais le journaliste du *Diplo* n'est apparemment guère sensible à ces arguments, propres au monde journalistique. C'est vers cette époque que j'ai rencontré Z... et sympathisé avec lui ; sachant quel était mon terrain, il m'avait très rapidement parlé de ce projet ; cela faisait déjà plusieurs mois que leur article attendait au « frigidaire », et j'avais été frappé par l'étonnement et l'incompréhension de Z... face à l'attitude d'Halimi, attitude qui lui semblait parfaitement illogique au regard de l'actualité sociale.

Début mars, cependant, il leur annonce que l'article va paraître. Il leur demande de le modifier, pour l'angler vers un autre thème « *ce qui n'était pas notre angle de départ* ». L'angle en question s'explique par la présence, en article de fond, d'un long papier d'un sociologue proche de Pierre Bourdieu. Un court encart tiré d'un texte de Pierre Bourdieu figure également sur la double page.

En deux semaines, courant mars, l'article est retravaillé par W... et Z... dans le sens demandé. Il fait au total onze feuillets, soit 16 500 signes environs. C'est trop, les deux auteurs le savaient, « *mais si on pouvait gagner quelques feuillets...* » Sur les conseils d'Alain Accardo, ils précisent également toutes les dates des entretiens (qu'ils ont dû retrouver pour l'occasion) en notes, croyant bien faire et « *cadennasser l'article* », selon l'expression de W..., au niveau des sources. S. Halimi leur indique clairement que c'est inutile.

Une seule navette sera nécessaire. Le journaliste du *Md* réduit le texte à huit feuillets (des notes de bas de page sont ainsi extraites du corps de l'article). Il ajoute une note renvoyant à un article paru dans le mensuel quelques mois auparavant.

Les incompréhensions à l'œuvre au cours de cet échange témoignent bien, à mon avis, de l'hybridation des logiques au sein du mensuel. Les deux auteurs, dont c'est le premier contact avec la rédaction, abordent leur thème (et le journaliste) selon un schéma typiquement journalistique, celui d'une actualité sociale « chaude », dont le *Md* peut et doit se saisir. Mais la pertinence de leur article est remis d'emblée en cause (déjà traité, franco-français...) et, surtout, S. Halimi met en avant des principes de publication non journalistique (l'article est trop petit, il faudrait l'insérer dans un dossier plus large), plus proches de règles propres à un monde académique. Du coup, W... et Z... l'allongent et, surtout « *cadennassent* » l'argumentation grâce à des références empiriques<sup>24</sup> ... qui seront jugées inutiles par le journaliste.

Il ne s'agit ainsi pas de prouver, comme dans le cadre d'une publication destinée à une revue académique, le sérieux de la recherche, de dévoiler ses sources, ses méthodes de

<sup>21</sup> Sont comptabilisés tous les articles parus ce mois, à l'exception des comptes-rendus de lecture et des courts extraits d'ouvrage venant illustrer un article, soit au total 22 articles.

<sup>22</sup> Je manque, pour les hebdomadaires, de données chiffrées. L'affirmation n'est ici pas contrôlée et repose sur une impression qu'il faudrait étayer par des faits, mais il me semble néanmoins que seuls quelques articles dits « de fond » correspondent, en longueur, à ceux publiés dans le *Md*.

<sup>23</sup> Sans que je puisse l'étayer statistiquement, il me semble néanmoins que les articles ont diminué en taille depuis vingt ans.

<sup>24</sup> Soit dit en passant, c'est exactement ce que m'a demandé de faire Anne-France Taiclet et que je m'évertue à mettre en pratique.

recherche, ses lectures : le socle référentiel, dans un article du *Md*, assoit la crédibilité du rédacteur aux yeux d'un public qui n'est pas celui des pairs ; un public qui n'ira pas vérifier<sup>25</sup> ; un public pour lequel joue surtout un effet d'autorité (le mensuel aime à mettre en avant le « sérieux » de ses analyses). De fait, si *LMd* cite beaucoup, il n'est lui-même presque jamais cité dans les publications académiques<sup>26</sup>. Autrement dit, les flux sont orientés dans la même direction – des mondes académiques vers *LMd*. Et si les membres des mondes savants acquièrent, en diffusant plus largement leurs idées, de la légitimité, cette dernière n'est monnayable que dans des mondes militants, auprès par exemple des comités locaux de l'association A.T.T.A.C. ou des Amis du *Monde diplomatique*.

*L'hybridation discursive (II) : discours militants, discours savants, discours journalistiques.*

Après avoir abordé les producteurs de discours puis la matérialité du produit discursif, je voudrais grossir la focale d'observation et proposer quelques pistes de réflexion sur les procédés argumentatifs utilisés dans les articles paraissant dans *LMd*. J'ai mentionné, dans les exemples précédents, des chercheurs qui souhaitaient maintenir un écart entre leur activité de « chercheur » et celle de « collaborateur du *Monde diplomatique* ». Bien évidemment, la réalité est toujours plus complexe que dans les comptes-rendus scientifiques, et il existe de nombreux sociologues, historiens ou anthropologues pour lesquels la notion d'engagement fait intrinsèquement partie de l'activité scientifique. Pour ces chercheurs, le support importe peu, et ne détermine pas la « neutralité » ou l'« objectivité » (je mets volontairement entre guillemets des termes posant problème depuis le développement des sciences sociales) des discours scientifiques, qui ne le sont en fait jamais. J'en ai fait moi-même l'expérience malheureuse lors d'une première tentative de contact avec un collaborateur occasionnel du *Md*, doctorant en science politique, dont un des collègues, lui-même doctorant, m'avait dit qu'il avait rédigé un article sous pseudonyme (comme dans les exemples précédents, j'ai rendu anonyme les noms et les sujets des articles. Le monde de la science politique est un très petit monde, et il serait très facile de retrouver les personnes citées dès lors que l'on connaîtrait les sujets traités dans les articles) :

**« C'est aussi simple que cela »**

Mail envoyé en septembre 2003, dont l'objet était « renseignements » :

« Bonjour,

Etudiant en thèse de science politique à l'université d'Amiens, je me permets de vous contacter suite à une discussion avec X...

Travaillant actuellement sur les lecteurs du *Monde diplomatique*, je cherche à rencontrer, également, des "collaborateurs" extérieurs au mensuel afin de connaître les conditions de parution de leurs papiers. X... m'a dit que vous souhaitiez conserver l'anonymat, afin d'éviter tout risque d'"exposition" de vos travaux dans un journal pour le moins engagé. A toute fin utile, et pour éviter toute ambiguïté, je tiens à préciser que mes recherches portent sur l'ensemble des personnes ayant collaborés de près ou de loin au Diplo depuis sa création [...]. Par conséquent, mon intention est avant tout de recueillir des informations qui seront traitées, essentiellement, de manière agrégée et anonyme.

---

<sup>25</sup> J'ai assisté depuis trois ans à plusieurs dizaines de réunions de lecteurs, impliqués dans l'Association des Amis du *Monde diplomatique* ; j'ai également réalisé plusieurs entretiens approfondis avec certains de ces lecteurs militants. Si certains lisent ces notes, parfois de manière systématique, la plupart les ignorent simplement.

<sup>26</sup> Je n'ai bien évidemment pas mené de recherche systématique, pas dépouillé la *Revue française de science politique* par exemple. Mais il se trouve que les références sont effectivement rarissimes. J'ai relevé par exemple celle de Stéphane Beaud, qui cite *LMd* dans *80 % au bac... Et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, La Découverte / Poche, coll. « Sciences humaines et sociales », 2003 [2002], p. 304, en note : « C'est l'objet [la dénonciation des « formes de discours qui viseraient à expliquer [I]es attitudes [des jeunes], à les situer dans un contexte économique et social, à évoquer leur genèse social »] d'une recherche en cours menée avec M. Pialoux sur la genèse sociale d'une émeute urbaine. Cf. pour un premier compte-rendu, S. Beaud et M. Pialoux, « Emeutes urbaines, violences sociales », *Le Monde diplomatique*, juillet 2001. » L'article est cité en note une nouvelle fois page 319.

Serait-il possible, dans ces conditions, de nous rencontrer pour discuter à la fois de vos papiers, et des raisons qui vous ont poussé à ne pas faire figurer votre nom dans les colonnes du *Diplo* ? [formule de politesse] »

Réponse envoyée trois jours après :

« Cher monsieur,

J'ai effectivement publié deux articles sous pseudonyme. Les raisons de l'anonymat tenaient au fait que j'évoluais au milieu des gens sur qui j'ai écrit au moment de la publication des articles. C'est aussi simple que cela. Ensuite, vous trouverez de nombreuses contributions sous mon nom, qui vous indiquent qu'il ne s'agit en aucun cas d'une réticence à publier dans ce genre de support "engagé", comme vous dites. Pour le reste, je suis actuellement très pris et votre enquête ne m'intéresse pas tellement.

Bien à vous

Y... »

Manifestement, j'avais dû mal m'y prendre, je l'avais peut-être vexé en mettant « engagé » entre guillemets – je ne suis jamais revenu sur cette anecdote, qui est en fait le lot régulier de tout enquête de terrain. Cet auteur avait écrit plusieurs articles, d'abord de manière anonyme puis sous son nom (après notre échange) sur un groupe de pression. « Evoluant au milieu des gens » sur lesquels il écrivait, il avait souhaité protéger sa carrière universitaire naissante (c'est que je suppose, ne l'ayant pas rencontré). Et ces gens, implicitement, étaient considérés comme hostiles.

L'explication avancée pour justifier l'anonymat m'inspire deux réflexions, deux hypothèses, qui me serviront de conclusion. La première, c'est qu'elle met indirectement l'accent sur un point à mon avis central dans les registres argumentatifs utilisés dans le *Md*, celui consistant à construire des figures discursives repoussoir (les « néo-conservateurs », « l'administration Bush<sup>27</sup> » par exemple) ; autrement dit, et pour reprendre une distinction formulée par Richard Hoggart<sup>28</sup>, à définir un « eux », composé d'abstractions (« le capital, le marché, le commerce et la consommation<sup>29</sup> »), d'individus réels (George W. Bush, Ariel Sharon, Bernard-Henri Lévy...), de groupes d'intérêt (les *think tanks* américain, la Fondation Saint-Simon en France...) qui fait l'objet d'une dénonciation récurrente. L'opération de dénonciation – éventuellement étayée par des faits, des chiffres – est en ce sens constitutive du style argumentatif du *Md*. Bien entendu, il faudrait ici nuancer, comparer, montrer les évolutions, les thématiques et les figures repoussoir traitées.

Cette opération de dénonciation ne me semble en soi pas toujours antinomique avec une démarche sociologique : on peut faire de la bonne sociologie tout en dénonçant des rapports de domination. Là où il me semble qu'elle pose un problème de méthode, c'est (second point) quand, comme le fait ce chercheur en sciences sociales, elle conduit à renverser la démarche habituelle en sciences sociales, qui consiste à rendre anonyme ses sources. Comme le souligne Daniel Bizeul, cette

façon d'engager l'enquête, usant de l'infiltration et de l'incognito [...] n'est pas sans incidence. Dans diverses enquêtes effectuées par des journalistes sur des organisations considérées, tort ou à raison, comme excessivement secrètes, le recours à l'incognito est justifié par l'espoir d'atteindre ainsi l'envers du décor et par la nécessité de se mettre à l'abri d'agressions possible ; s'y ajoute l'espoir que le péril réel ou imaginé soit ensuite un facteur de publicité au service de la cause défendue, ce dont l'auteur ne peut manquer de tirer bénéfice. Un tel point de vue prédispose à un mode d'enquête ayant la dénonciation pour finalité, plutôt que l'analyse des mécanismes d'ordre général ou que la restitution compréhensive d'un monde particulier : il s'agit d'atteindre la "vérité" et d'en faire une arme, selon le titre d'un ouvrage où est décrite la « méthode Wallraff » [l'auteur cite Günter Walraff, *La Vérité comme une arme*, La Découverte, Paris, 1989]. Il implique une attitude suspicieuse et protectrice, justifiée par la certitude que le groupe observé est compact, agit de façon clandestine, se protège par la violence ou a une influence pernicieuse. De façon logique, le résultat a toutes les chances de se réduire à confirmer ce qui était

<sup>27</sup> Hubert Védrine, « Fissure chez les néoconservateurs aux Etats-Unis », septembre 2006, p. 18-19.

<sup>28</sup> Richard HOGGART, 1970 [1957], *La culture du pauvre*, Minit, coll. « Le sens commun », Paris, p. 115-146.

<sup>29</sup> Ignacio Ramonet, « La pieuvre publicitaire » (éditorial), mai 2001, p. 1.

attendu, offrant peut-être quelques informations inédites, mais, surtout, instituant la singularité dangereuse, criminelle ou immorale du milieu étudié.<sup>30</sup> »

Cette citation renvoie en définitive, il me semble, à la faiblesse d'une démarche qui, bien qu'empruntant certaines modalités d'administration de la preuve au raisonnement sociologique, s'en détache radicalement en rompant avec une approche compréhensive : rien n'interdit de dénoncer, au contraire. Néanmoins, il convient de ne pas inverser l'ordre des raisons, et de ne pas commencer par voir dans le terrain d'étude, souvent choisi pour son caractère polémique, un objet à critiquer et à abattre. C'est ce que font, bien souvent, les collaborateurs du *Md* et, notamment, les praticiens des sciences sociales. Toute la question est de savoir s'il est possible de faire autrement, dès lors que le cadre formel (des articles faisant en moyenne 13 000 signes) et les exigences éditoriales (le vocabulaire scientifique, notamment conceptuel, est exclu) contraignent fortement l'argumentation, incitant l'auteur à montrer plus qu'à démontrer.

---

<sup>30</sup> Daniel BIZEUL, *Avec ceux du FN. Un sociologue au Front national*, La Découverte, coll. « Textes à l'appui/enquêtes de terrain », Paris, 2003, p. 290-291.